

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 17 (1909)

Heft: 2

Artikel: La journée d'un medico condotto (médecin de district) au canton du Tessin

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-682518>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pour calmer des coliques ou pour le faire dormir, risquent de lui faire fermer les paupières pour toujours.

Mais la pire catégorie des donneurs de conseils en médecine est bien celle de ceux qui prétendent en savoir plus que la Faculté.

— Comment, le médecin vous a interdit de prendre du vin, de boire du thé! Mais croyez-moi et ne l'écoutez point. Le thé stimule la digestion, le vin, rouge comme le sang, soutient les forces et combat l'anémie.

— Comment, le docteur prétend guérir vos bronches et vos poumons en vous recommandant de dormir la fenêtre largement ouverte! Mais, vous n'y songez point. Vous allez ainsi « ramasser un frisson » et faire durer le mal.

— Comment, il vous prescrit du salicylate de soude, de la morphine! Laissez-là ces poisons, prenez plutôt de la tisane et surtout ne lui montrez pas le cornet que je vous apporte.

Et c'est ainsi que les donneurs de conseils paralysent souvent les efforts du médecin et font échouer un traitement que seul l'homme de l'art peut ordonner en connaissance de cause.

Mieux vaut si l'on ne veut pas avoir recours à la Faculté, écouter les conseils du bon sens et de la raison.

Mieux vaut suivre tout au moins les préceptes d'une bonne hygiène qui assure le bon fonctionnement du corps et permet d'éviter les troubles causés par une mauvaise aération, un manque de propreté, par une alimentation défectueuse ou par le surmenage.

La journée d'un medico condotto (médecin de district) au canton du Tessin

Les journaux suisses ont parlé dernièrement des justes revendications des médecins de districts tessinois qui demandent au gouvernement une augmentation de traitement. Les pages qui vont suivre et dans lesquelles une infirmière de la Croix-Rouge zurichoise relate la vie spéciale des médecins tessinois, sont donc de toute actualité.

Il fait nuit; les cimes des montagnes se profilent, sombres et majestueuses sur le ciel pâle du côté de l'Orient. Aucun bruit dans la vallée; à peine si de temps à autre l'on perçoit le chant lointain d'un coq matinal et enroué. La nature dort encore dans la vaporeuse et fraîche atmosphère de la fin d'une nuit de mars.

Pourtant sur la route, on entend des pas rapides: c'est le médecin du district

qui passe me prendre, car chaque mois je dois l'accompagner jusqu'au fond du Val Verzasca, où, dans le petit village de M..., il va donner ses consultations.

Nous montons par des ruelles étroites, mal pavées, nous sortons du bourg, traversons la grande route, et nous nous engageons, sous les mélèzes, dans ces sentiers rapides et pierreux qui relient les longs lacets de la route postale.

A pleins poumons, nous respirons l'air pur du matin, alors que disparaissent une à une, au-dessous de nous, les faibles lumières qui éclairaient les fermes et les hameaux du vallon.

A mesure que le jour monte, nos pas deviennent plus sûrs et plus rapides; bientôt nous approchons de M..., ce village perché au flanc de la montagne comme

un nid d'aigle. Nous arrivons devant la vieille masure qui porte le titre d'Hôtel, dont une pièce sert de bureau des postes, et qui renferme le seul magasin du hameau. Le docteur frappe à la porte basse, et nous pénétrons dans une grande cuisine mal éclairée par un quinquet fumeux, dont une vaste cheminée tient tout un côté. Deux ou trois billons de bois à moitié carbonisés répandent une douce chaleur, une large marmite fume et chantonne doucement dans cetâtre noirci par des années de fumée où l'on pourrait faire rôtir un veau à la broche tant ses dimensions sont grandes. A droite et à gauche, sur les côtés de la cheminée, assises sur des tabourets qui touchent à la braise, quelques vieilles femmes ridées se tiennent accroupies, penchées en avant, silencieuses et sévères : elles ont l'air de faire partie du mobilier, tant elles sont vieilles, fanées, caduques et inertes. L'une d'elles se lève cependant, enlève sur la table boîteuse quelques verres de schnaps, essuye d'un revers de mains une chaise en bois de châtaigner polie par les années, et répond au salut du docteur par un « Buon giorno » guttural. Le « Padrone » arrive endormi, avançant péniblement dans de vieilles pantoufles éculées, et, tout en remontant la lampe à huile, s'informe de ce qu'il peut nous servir. Comme d'habitude, nous demandons du lait chaud, puis le docteur ordonne de sonner la cloche dans l'antique tour de l'église paroissiale, signal convenu qui annonce aux habitants de la commune que le médecin attend les malades.

Les vieilles ont tisonné le feu, l'une d'elles a remplacé la lourde marmite de fer par une casserole de cuivre, et nous sommes là à deviser autour de l'âtre en attendant l'ébullition du lait qui va nous réchauffer.

Quelques minutes se passent. Un murmure devant la maison ; la porte s'ouvre

et lentement entrent des vieilles à la face bronzée, des vieillards courbés sous le poids des ans, des femmes anémiques et des enfants malingres de tout âge. Les hommes manquent, c'est qu'il n'en existe point à M..., tous sont partis l'an dernier pour la Californie. Cependant la pièce sombre s'est remplie, elle est bientôt pleine comme un œuf, et c'est avec peine que le docteur se fraie un passage jusqu'à l'unique petite fenêtre par laquelle entre maintenant un peu de lumière. — Tout en s'installant sur une chaise, il ordonne le silence, et l'un après l'autre, les patients viennent prendre place sur le tabouret, face à la fenêtre.

Lorsque les vêtements s'enlèvent trop difficilement, quand les boutons s'accrochent ou que les châles sont superposés en couches trop épaisses, je donne un coup de main, car les doigts calleux de ces vieilles sont malhabiles à décrocher des vêtements qu'on n'enlève pas tous les jours.

Si quelque mioche pleure et crie, si la conversation générale prend des proportions qui gênent le docteur, une tablette de chocolat et un « Zitto » ! vigoureux ramènent le calme dans la pièce bondée. Le docteur examine, ausculte, donne des conseils, inscrit des ordonnances et sait tirer parti des faibles ressources pharmaceutiques dont disposent souvent les familles de ces hameaux perdus du Tessin : bourrache, sauge, queues de cerises, farine de graines de lin.

Au moment où le premier rayon du soleil arrive jusqu'à l'auberge où nous sommes, une vingtaine de malades attendent encore leur tour de passer ; l'atmosphère de la chambre est lourde, aussi j'envoie sur la « pergola » ceux qui peuvent sortir, et dès que la température extérieure le permet, le docteur va continuer ses consultations sur la galerie ensoleillée.

Vers 10 heures, il fait si bon, qu'une petite vieille ne craint pas de se dévêtir sous le regard caressant du soleil... et des rares passants du village. Après elle, c'est le tour de deux jeunes gens de 12 à 14 ans, deux vauriens qui, à la suite de libations copieuses d'alcool se sont attiré une jaunisse. Outre les bons avis et les remèdes, ces deux gars reçoivent une verte admonestation qui leur fait mettre le nez dans leurs gilets, et c'est rouges de honte qu'ils s'en vont au clic-clac de leurs « soccoli ». Enfin voici venir le dernier des consultants qui monte péniblement les trois vieilles marches qui séparent la véranda de consultation de la rue du village; c'est un bon petit vieux ratatiné comme une pomme-rainette au printemps; il débite avec peine et dans un bégaiement continu sa petite histoire de maladie. Le docteur lui fait une prescription, lui explique la manière de se servir de ce remède.... non, il ne le prendra pas: son père a avalé la même drogue, elle l'a fait mourir, et sur son lit de mort il a fait jurer à celui qui est devant nous, de ne jamais faire usage de cette médecine!

Le médecin l'encourage, lui parle gentiment..., non, il ne la prendra pas! Il restera fidèle à la parole donnée jadis, il y a quelque 60 ans à son père moribond. Allons, c'est une autre recette que le pharmacien lui fera, celle-là, il la prendra volontiers.

Lorsque le docteur n'a pas besoin de mon aide, j'écoute avec complaisance les longues doléances des femmes; elles me font l'honneur de m'appeler « dottoressa » et me font des confidences qui me laissent souvent perplexe et quelque peu rêveuse. L'autre jour, une vieille, bavarde comme une lessiveuse, me passait sa main noire dans les cheveux en me disant: « Ah! oggi è ben pegnata? » (vous vous êtes peignée

ce matin?). — Sans doute, je me coiffe chaque matin. — Ogni mattino! Jésu Maria che pena! s'écria-t-elle, les bras levés comme pour prendre le ciel à témoin d'une telle énormité... et la voilà partie pour raconter ce fait inouï à ses voisines qui n'en croient pas leurs oreilles, car à M..., la coutume est de faire sa toilette une fois par semaine, le samedi soir, en vue du dimanche! Une autre, qui me questionne au sujet des vertus des Saints et à laquelle je réponds que je suis de confession luthérienne, jette un grand cri, attire ses enfants à elle, et s'en retourne sans consultation, en murmurant: « Dio! Dio! una protestante! »

Mais la consultation a pris fin, nous rangeons les pincettes, nettoyons le couteau et les daviers, payons notre modeste collation du matin, et nous nous rendons sur la place de l'église où nous attendent des femmes et des enfants, envoyés par les malades qui n'ont pu venir eux-mêmes auprès du médecin. D'après les adresses indiquées, nous faisons le plan de la journée: tel cas paraît pressant, allons-y en premier lieu, tel autre peut attendre... — Et toi, que veux-tu? — C'est pour la grand'mère qui est paralysée... — Ah! là-bas, au fond de la vallée; bien, nous y passons en rentrant.

Alors c'est la course dans des sentiers pierreux, derrière quelque fillette à cotillon court qui nous guide, incroyable d'équilibre sur ses semelles de bois clouées, et qui hâte le pas, heureuse d'amener à la maison « celui qui guérit ». Nous redescendons au fond d'un ravin où tout au bord du torrent est la hutte où nous sommes attendus: quelques pas dans un marécage, et nous entrons par le trou servant de porte à cette habitation de quelque Robinson tessinois. Je m'assieds dans la cuisine qui occupe tout le paterre de la maison, en terre-plein, mais

proprement balayée; le docteur, précédé de notre petite guide, a escaladé une sorte d'échelle de poulaillier qui l'a mené dans une soupenne où, pour rester debout, il a dû enlever son chapeau. D'un seul coup d'œil, j'ai fait tout l'inventaire de l'immeuble: la cheminée dans l'angle, un mauvais banc, un tabouret, un peu de bois, voilà ce qui touche le sol humide. Sur une planche, deux boîtes de farine Nestlé, éventrées, servant à contenir du sel et de la farine de seigle, et un petit bénitier en faïence bleutée, deux tasses et quelques assiettes ébréchées. A la paroi, faite de grosses poutres, à travers lesquelles on aperçoit l'eau blanche du torrent, deux cuillers, une vieille poche à soupe rouillée, et quelques ustensiles de ménage, sont fixés le long d'un râtelier... C'est la misère noire, mais le peu qu'il y a est propre, y compris la marmite à polenta que la fillette nettoie avec du sable, au bord du ruisseau. Et je songeais à ces existences obscures, perdues dans ce coin de pays idéalement beau, je comparais ma vie à celle de cette femme que le médecin examinait dans la chambrette au-dessus de ma tête...

... Un grand cri... puis la voix du docteur qui m'appelle. Je m'aventure aussi sur les degrés branlants de l'échelle, et je

me trouve dans le réduit où une pauvre femme est couchée sur un grabat infect. Une odeur atroce, l'odeur des cancers en décomposition me saisit à la gorge, m'empêche de reprendre mon souffle. Pauvre, pauvre femme, qui, rongée par le mal implacable, qu'on ne peut plus opérer, s'est décidée à faire venir aujourd'hui, pour la première fois, le médecin, qui, cependant ne lui coûte rien!

Sans doute, comme tant d'autres dans ce pays superstitieux, cette malade avait fait des neuvaines, des pèlerinages, avait bu des eaux bénites, porté des amulettes et récité bien des Ave pour obtenir des Saints la guérison..., sans doute elle avait souffert le martyre jusqu'à ce jour où sa fillette avait fait ce qui eût dû être fait depuis des mois: appeler le médecin. — Mais il est trop tard pour enrayer le mal, beaucoup trop tard..., Et la pauvre femme nous raconte sa navrante histoire: elle fut jeune, fraîche et jolie; insouciant et heureuse, elle se maria n'ayant pas 20 ans; neuf enfants naquirent de cette union qui fut heureuse... mais le père mourut, la misère vint; on réalisa ce qu'on pût, on installa la mère dans la chaumière, au bord du torrent, avec sa fille cadette, et tous les autres émigrèrent en Californie!

(A suivre)

Nouvelles de l'activité des sociétés

Cressier (Neuchâtel). — **Société de samaritains.** — L'association cantonale de la Croix-Rouge, qui compte une vingtaine de membres fidèles, vient de faire donner le soir par le Dr Andreazzi, de Saint-Blaise, un cours de pansements.

Ce cours, d'une douzaine de séances, comptait à l'origine près de quarante participants. Malheureusement, pour des causes diverses ce nombre s'est trouvé réduit pour les derniers jours à vingt-deux auditeurs. A l'examen final qui a eu lieu en décembre, le Dr C. de Marval, du comité central de la Croix-Rouge, a procédé, avec son dévoué collègue et en présence de M. Quinche, président du Conseil communal, à un examen et à des interrogations serrés.

M. de Marval a exprimé sa vive satisfaction pour les résultats théoriques obtenus et a manifesté le désir de voir se former à Cressier une section de samaritains.

Cette idée à peine émise, l'auditoire unanime s'est immédiatement constitué en section qui travaillera sous la direction des médecins précités.

Dès lors la société s'est formée et a nommé son comité:

M^{lle} Félicia Quinche, présidente,
» Alice Grisoni, vice-présidente,
» Otilie Thomas, secrétaire,
M^{me} Sophie Vaugne, trésorière,
M. Marcel Michel, assesseur,
tous à Cressier (Neuchâtel).